



Au sommaire de « Archéologie tarnaise » n°16

L'ART RUPESTRE DE PLEIN AIR : LES « PEYROS SIGNADOS » OU PÉTROGLYPHES DE LA FORÊT DE GRÉSIGNE

Bernard Alet

Centre archéologique des pays albigeois (CAPA)
GEODE-UMR 5602-CNRS, Université de Toulouse 2 Jean-Jaurès.

Henri Prat

Centre archéologique des pays albigeois (CAPA).

TEXTE INTÉGRAL

Résumé

L'objectif de cette étude est d'analyser la diversité des représentations et des interprétations des pétroglyphes ou gravures rupestres en prenant l'exemple de la forêt domaniale de Grésigne dans le nord-ouest du département du Tarn. Dans cette forêt, les pétroglyphes correspondent à un art rupestre de plein air datant des périodes protohistorique et surtout historique, avec un répertoire gravé assez peu varié formant ainsi un véritable palimpseste. Les roches gravées sont des « pierres qui parlent » : entre représentations symboliques et messages fonctionnels, elles ont une signification culturelle, souvent religieuse ou culturelle. Ces signes gravés – tels des signatures – étaient un des moyens d'expression ou de communication entre communautés voire entre individus.

Mots clés : art rupestre, inventaire, pétroglyphes, peyros signados, Moyen Âge, Grésigne.

Depuis au moins le Néolithique, les hommes ont laissé des marques, collectives ou individuelles, de leur passage ou d'appropriation d'un espace devenant ainsi leur territoire

d'action et d'intervention. Ces signes gravés – tels des signatures – étaient un des moyens d'expression ou de communication entre clans, tribus, communautés voire entre individus. Les signes gravés de cet art rupestre schématique, leur caractère énigmatique voire mystérieux, ont souvent excité l'imaginaire et suscité de nombreuses interrogations entre représentations symboliques et messages fonctionnels. Dans cet article, nous allons analyser la diversité des représentations et des interprétations de ces gravures rupestres ou pétroglyphes (1) en prenant l'exemple de la forêt de Grésigne dans le nord-ouest du département du Tarn.

État de l'art

L'art rupestre est l'ensemble des représentations graphiques, gravées sur les supports rocheux (Bénard, 2000), notamment les pierres et rochers de grès comme en forêt de Grésigne. Le répertoire gravé est le plus souvent schématique, géométrique, plus rarement figuratif (anthropomorphes).

L'abondance des gravures rupestres est corrélée à la nature géologique du support, en particulier le grès plus facile à inciser. On peut parfois observer une relative continuité chronologique des pétroglyphes se superposant sur les mêmes supports depuis la Préhistoire jusqu'aux périodes historiques, formant ainsi un véritable palimpseste. Au Néolithique, ont été gravés, dans les premières clairières agro-pastorales, les premiers signes élémentaires ou schématiques à tendance géométrique (grilles, échelles, losanges, flèches, croix...) (Abélanet, 1986). Durant cette période, les signes cruciformes avaient une signification anthropomorphique, cette symbolique pouvant ainsi remonter à la haute Antiquité (Abélanet, 1986). Durant la Protohistoire, les rochers gravés, en tant que lieux de culte, repères, marqueurs identitaires, sont liés à la proximité des mégalithes, notamment les dolmens. C'est le cas en particulier des cupules. Au temps du christianisme, les rochers « christianisés » étaient proches d'anciens cultes païens naturalistes (sources, rochers, sommets, grottes...), anciens lieux sacrés à l'époque celtique. Ces actes de christianisation étaient liés à des pratiques anti-paganistes et/ou superstitieuses (Abélanet, 1986). Du haut Moyen Âge jusqu'à la fin du XIXe siècle, ces pétroglyphes ont pu servir soit de marques de passage ou d'appropriation territoriale (par exemple, pour les bergers, limites de pacages telles des bornes), soit pour des pratiques superstitieuses visant à exorciser des lieux hantés par des forces maléfiques. À propos des gravures de la forêt de Fontainebleau, L.R. Nougier note que ces rochers gravés pourraient bien être en effet les témoins de l'intense activité pastorale qui régnait dans les forêts à l'époque médiévale lorsque les populations riveraines bénéficiaient des droits d'usages, notamment de pâturage ou de pacage, en particulier dans les forêts royales avant la Réformation de Colbert (Nougier, 1949). Ces signes élémentaires, exécutés par des bergers évidemment « illettrés », pouvaient être des traits de désœuvrement, de schématisation des objets usuels ou animaux emblématiques, de modestes calculs par exemple pour le décompte des journées de garde ou des têtes de troupeaux... (Nougier, 1949). De même, A. Soutou (1956) a noté la proximité des pierres gravées avec les voies de transhumance et le caractère pastoral des contrées où elles se situent, ainsi que leur relation à la présence proche de sites de l'Âge du fer. Les « graffiti » pastoraux étaient une pratique courante des bergers et des pâtres au Moyen Âge et jusqu'à la fin du XIXe siècle, voire au début du XXe siècle. Pour G. Lebaudy (in Bréteau, 2010), cette pratique rituelle avait pour but de marquer leur passage ou l'appropriation saisonnière d'un territoire. Ce réseau de signes gravés contribuait ainsi à la construction d'un territoire et à sa domestication. Cette pratique du marquage est propre au monde des bergers qui apposent leur marque de propriété sur les

bêtes du troupeau et sur leurs outils. En marquant leur passage, l'acte de graver constitue ainsi le souvenir, la mémoire des bergers.

En tant que mode d'expression graphique, le langage symbolique de signes revient souvent au Moyen Âge : marques de troupeaux, initiales, bâtons de comptage, croix anthropomorphes, croix de christianisation... Pour G. Lebaudy (in Bréteau, 2010), cette pratique relèverait davantage d'un acte intentionnel et volontaire, alors que pour P. Hameau (in Bréteau, 2010), elle est au contraire une marque d'oisiveté, de désœuvrement et de solitude.

Les « Peyros signados » (2) de la forêt de Grésigne

La forêt domaniale de Grésigne occupe un vaste « amphithéâtre » de grès permien ceinturé par une auréole de grès du trias. Ce sont ces grès triasiques, plus faciles à inciser, qui ont été préférentiellement gravés de signes multiples. Les pétroglyphes sont donc naturellement répartis dans les zones où affleurent ces bancs de grès triasiques, non seulement sur les crêtes ouest, nord et est, mais aussi sur les replats notamment autour du Lac Rond au sud-est de la forêt (Fig. 2).

En forêt de Grésigne, ces pétroglyphes correspondent à un art rupestre de plein air datant des périodes protohistorique et surtout historique, avec un répertoire gravé peu varié et en outre assez répétitif : les motifs les plus représentés sur les peyros signados de Grésigne sont les signes cruciformes et arciformes, les sillons isolés ou en séries parallèles, les enceintes carrées ou rectangulaires, les triangles, assez rarement les cupules... Plus récemment, aux époques moderne et contemporaine, ont été gravés des initiales, des dates et autres « graffiti »... Les représentations anthropomorphes semi-figuratives sont beaucoup plus rares.

Petite histoire de leur découverte

Les différentes éditions de la carte IGN au 1/25000 de Nègrepelisse et celle de l'ONF au 1/20000 de la forêt de Grésigne localisent depuis quelques décennies la Peyro signado la plus connue mais il en existe d'autres, au moins une dizaine actuellement connues, réparties surtout en périphérie de la forêt (Fig. 2). L'existence de la principale Peyro signado n'a été révélée que depuis un peu plus d'un siècle. En effet, à la fin du XIXe siècle, le Docteur Louis Alibert (Alibert, 1898) évoque dans son article sur les monuments primitifs de la forêt de Grésigne « la Peyro seignado » (sic) ou « pierre sacrée » qu'il n'a pu encore trouver. Vingt ans plus tard, Alfred Massoutié (1920) mentionne « une grosse pierre couverte de croix et autres signes qui sont sculptés par les pâtres et bergers avec leur couteau ». Dans son petit ouvrage, ce prêtre de Saint-Beauzile écrit au présent, ce qui pourrait signifier que cette pratique était peut-être encore vivace à la fin du XIXe siècle voire au tout début du XXe siècle jusqu'à la première guerre mondiale. Marcel Guerret (1933), qui la localise sur la carte accompagnant son article, l'assimile à un « mégalithe ruiné, ancien menhir » (?). Dans une note rédigée en 1971 sur l'histoire de la forêt de Grésigne, Julien Dupire, garde forestier demeurant à la Maison forestière du Centre ou de la Baraquette, dresse une brève description de cette pierre avec « de nombreux signes notamment cruciformes tracés par les habitants de Saint-Beauzile et de Sainte-Cécile-du-Cayrou lorsque ceux-ci, bénéficiaires de tolérance du droit de pâturage, menaient paître leurs troupeaux en forêt ; signes selon certains « apposés bien après d'autres signes antérieurs au christianisme ». En 1970, paraît un article de Marcel Delpech et du Chanoine Gustave Farenc consacré à l'inventaire archéologique de la Grésigne, dans lequel figure la Peyro signado « couverte de croix gravées de plusieurs époques, de cupules et de signes en fer à cheval » (Delpech et Farenc, 1970, p. 68). À la même époque

(vers 1969-1970), ce sont des bûcherons et le garde forestier de la Grande Baraque qui l'ont fait découvrir à Paul Mazaleyrat puis à Jean Lautier, alors président de la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie. Ce dernier en a fait une description très précise dans Travaux et Recherche en 1975, la première étude qui soit aussi approfondie (Lautier, 1975).

D'autres pétroglyphes ont été découverts en forêt de Grésigne depuis une quarantaine d'années, en particulier en 1975 et 1976 par Marcel Delpech habitant Le Verdier, qui a rédigé un court article sur « les chrismes de la Grésigne » (Delpech, 1989). Plus récemment, plusieurs prospections du CAPA en 2011, 2012 et 2013 ont permis de découvrir d'autres « peyros signados » et gravures rupestres. Cependant, les supports gréseux étant relativement fragiles face à l'érosion, de nombreux signes gravés ont pu disparaître, effacés par les vicissitudes du temps et probablement aussi par l'action anthropique due aux nombreux usages en forêt.

Quelques « peyros signados » remarquables en forêt de Grésigne (3)

La « grande » Peyro signado, la plus connue, non loin du Lac Rond (A)

Dimensions : L 1,20 m x l 0,80 m x h 0,80 m

J. Lautier (1975) en a fait une description précise : plus de 80 signes gravés y ont été répertoriés, regroupés en une douzaine de catégories (Fig. 3). En voici la typologie non exhaustive :

- croix : ce sont les signes les plus représentés avec de nombreuses variantes graphiques : croix latines (voire anthropomorphes), croix grecques, croix de Saint-André, croix double, croix « perlées » ou « bouletées » ou encore ornées de cupulettes... Les croix à branches égales sont peut-être des figurations du soleil.
- carré (enceinte ?)
- sabots d'équidés (ou fers à cheval)
- cupules
- signe ichtyomorphe (4) : le mot « ichtus » forme en grec ancien un jeu de mots puisqu'il est l'acronyme de noms attribués à Jésus Christ : ICHT(H)US « Jésus Christ Fils de Dieu Sauveur ». Le poisson est en effet symbole de vie et de résurrection chez les chrétiens. Ce signe de 12 cm de long est l'un des plus profondément incisés, avec une petite croix latine à l'intérieur qui affirme la symbolique chrétienne.

Cette pierre a pu servir également d'affûtoir ou de polissoir pour les nombreux usagers de la forêt qu'étaient les bûcherons, charbonniers, bergers... Selon J. Lautier (1975), tous ces pétroglyphes, qui ont été gravés à plusieurs périodes, affirment le caractère religieux voire sacré de cette pierre. Il conclut ainsi : « La surabondance des croix qui lui ont valu son nom constitue une tentative tardive entreprise à diverses époques pour lui enlever son caractère antique et païen et la faire pénétrer ainsi dans le giron de la chrétienté ».

Un dossier de J. Lautier avec photos et croquis se trouve aux Archives Départementales du Tarn (5).

Peyros signados d' « El Long », près du Lac Rond (B)

Ces deux petites pierres gravées (une troisième a disparu) ont été découvertes par Marcel Delpech en 1975 (Delpech, 1989). Outre plusieurs croix latines, une des gravures rupestres représente peut-être un calvaire ou golgotha : la grande croix mesure 12 cm de long et les

deux plus petites, parfaitement symétriques, mesurent 6 cm. Ce symbole pourrait représenter le lieu de crucifixion de Jésus (Fig. 4).

Peyros signados de « la Baronde » ou plutôt de « la Maroune » (nom évocateur de la couleur du ruisseau coulant à proximité) (C).

Ce rocher, également découvert par Marcel Delpech en 1976 (Delpech, 1989), est remarquable par certaines gravures spectaculaires assez bien conservées (Fig. 5), en particulier une grande croix profondément incisée avec la ferme volonté qu'elle soit pérennisée « pour l'éternité » (dimensions : longueur = 14 cm / bras = 11 cm / base du socle = 7 cm / diamètre du demi-cercle ou tête = 5 cm). Ce pourrait être un calvaire (ou croix d'autel ?) avec socle, « toité » par un demi-cercle ou arceau, peut-être placé sous protection divine. L'arceau pourrait être aussi un fer à cheval, symbole de protection et de porte-bonheur. A moins qu'il ne s'agisse d'une représentation anthropomorphe semi-figurative avec la tête. Ce calvaire est précédé par les initiales Ch. (Christ, Christian ?). Ces calvaires sont caractéristiques de la période médiévale, voire postérieurs au XVI^e siècle (Surmely, 2012). Outre de nombreuses initiales et croix de formes diverses, on peut y observer également ce qui pourrait être un bâton de comptage (décompte des têtes de bétail ou des jours de garde du troupeau ?). En effet, les parcelles forestières sur lesquelles se trouve ce rocher ont été pâturées pendant de nombreux siècles (droits d'usages médiévaux) et ce, jusqu'au début du XX^e siècle, notamment pendant les années de sécheresse. F. Surmely (2012) évoque des lieux de dévotion avec des pratiques plus ou moins officieuses, voire clandestines.

À proximité de cette peyro signado, plusieurs couches de grès fortement redressées ont été exploitées en tant que carrières au moins depuis le Moyen Âge. On retrouve encore de nos jours de nombreuses traces de cette exploitation (Lautier, 1975, p. 65) : outre d'importants stériles, on peut y observer non seulement des encoches ou emboîtures permettant le débitage de la roche mais aussi des croix et des triangles (schématisation du pubis, traduction symbolique du sexe féminin très fréquente dans le rituel du Paléolithique) (Fig. 6).

Peyros signados de Pech Aguze (D)

Cet ensemble de plusieurs pierres gravées est situé au point culminant de la forêt de Grésigne à 491 m d'altitude. Il est possible que ce « haut lieu » soit fréquenté depuis au moins la Protohistoire en tant que belvédère avec panorama à 360° (Kérébel, 2013). Aujourd'hui, la vue est masquée par la forêt. Les pétroglyphes y sont nombreux : croix latines dont certaines pointées ou « perlées », croix en tau ou croix de Saint-Antoine, svastika ou croix d'Orient (alors que la croix gammée est inverse et inclinée), arceau ou fer à cheval, S ou double arceau, enceinte carrée, cupule profonde, plus récemment dates, initiales et autres « graffiti ».

Pierre plantée sous Périlhac (E)

Cette pierre à cupules, se situant approximativement à 800 m en dessous de Périlhac, fut découverte par Gilbert Duchêne en 1949. Les cupules ont disparu, la surface étant très érodée. Haute de 0,70 m, cette pierre est entourée d'un amas de pierres pouvant faire penser à une sépulture : peut-être s'agit-il d'une stèle funéraire ?

Rocher à cupules et pierre percée de Doussène (F)

Ils sont situés sur la crête est de la forêt près de Lafage, à 460 m d'altitude.

Cupules du dolmen de Lafage (G).

Face au château du même nom, se trouve un dolmen dont un des montants latéraux est creusée d'une profonde cupule. Les associations entre mégalithes et cupules sont fréquentes (Prat et Falgayrac, 2012).

Dalles gravées de la commanderie des Templiers de Vaour (hors forêt de Grésigne) (H)

Situé à deux kilomètres environ au nord-est de la forêt de Grésigne, ce complexe de plusieurs grandes dalles de grès gravées a été étudié par F. Fabre en 1970-71. Sur plusieurs dizaines de m², ces dalles monolithiques creusées d'estrades, de cuvettes ou de bassins, de rigoles rectilignes parfois parallèles, de cupules... seraient les témoins d'un antique « lieu sacré », vraisemblablement protohistorique, voué au culte de l'eau (Jean, 2004). Pour J. Lautier, la commanderie des Templiers de Vaour n'a certainement pas été bâtie par hasard sur ce « haut lieu ». Les Archives Départementales du Tarn possèdent un dossier de J. Lautier contenant en particulier des photos et des plans précis dressés par F. Fabre en 1971 (6). Ce « haut lieu » pourra faire l'objet d'un prochain article du CAPA.

En guise de conclusion évidemment provisoire

La forêt de Grésigne existe depuis plus d'un millénaire, bien avant qu'elle soit possession des comtes de Toulouse puis forêt royale et forêt domaniale. Sa superficie (aujourd'hui un peu plus de 3500 ha) a connu de nombreuses fluctuations, tantôt réduite, tantôt agrandie en fonction des luttes de pouvoirs locaux ou provinciaux. Ce n'était pas une forêt compacte, homogène mais plutôt des taillis clairs et taillis sous futaie ponctués de clairières pastorales, voire agro-pastorales comme à Saint-Clément. Au cours des périodes protohistorique et surtout historique, cette forêt a fait l'objet de nombreux droits d'usages : les bergers, pâtres, bûcherons, charbonniers qui s'y sont succédés ont marqué de leur empreinte ou de leur « signature », leur passage et leur territoire à un moment donné, dans un espace donné. Les diverses gravures rupestres qui se sont superposées au cours des temps forment ainsi un véritable palimpseste. Malheureusement, nombreux sont les signes gravés, surtout superficiels, qui ont disparu, effacés par les impacts des aléas climatiques et anthropiques.

Les roches gravées sont des « pierres qui parlent » (Salles, 2012) ; elles ont une signification culturelle, souvent religieuse ou cultuelle, voire sacrée. Nos prédécesseurs ont voulu marquer leur emprise sur leur environnement et, en même temps, laisser un témoignage qui perdure au fil des siècles voire des millénaires. Etant schématisées à l'extrême, ces figurations restent pour nous bien hermétiques (Salles, 2012). En outre, ces pierres de grès, aujourd'hui souvent très altérées, ont subi l'usure du temps et des hommes : raison de plus pour que l'ONF et les usagers veillent à leur sauvegarde.

Notes

- (1) Pétroglyphes ou gravures rupestres.
- (2) Peyro signado signifie pierre signée en occitan.
- (3) Les lettres renvoient à la carte de localisation.
- (4) En forme de poisson, ce signe étant un symbole chrétien.
- (5) AD-81 : Fonds Jean Lautier 145 J 207.
- (6) AD-81 : Fonds Jean Lautier 145 J 220.

Bibliographie

Abélanet, 1986 : ABELANET (J.) - Signes sans paroles : cent siècles d'art rupestre en Europe occidentale, éd. Hachette, 1986, 345 p.

Alibert, 1898 : ALIBERT (L.) Les monuments primitifs de la forêt de Grésigne (Tarn), in : Bull. Société Archéologique du Tarn-et-Garonne, 1898, Montauban.

Bénard, 2000 : BENARD (A.) – L'art rupestre de Fontainebleau : actualités de la recherche, Actes des Congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques, 125e, Lille, 2000, pp. 169-181.

Bréteau, 2010 : BRETEAU (E.) (Dir.) – Roches de mémoire : 5000 ans d'art rupestre dans les Alpes, éd. Errance, 2010, 240 p.

Delpech et Farenc, 1970 : DELPECH (M.) et FARENC (G.) – Répertoire archéologique de la Grésigne et de ses environs, Travaux et Recherches, 1970, n° 7, pp. 63-68.

Delpech, 1989 : DELPECH (M.) – Les chrismes de la Grésigne, L'Écho du Montmiralais, 1989, n° 49, pp. 24-25.

Guerret, 1933 : GUERRET (M.) – Une journée en Grésigne, Imp. Busson, Montauban, 16 p. + 1 carte hors texte.

Hameau, 2010 : HAMEAU (Ph.) – Gravures rupestres de l'Ubaye et du Vercors, in BRETEAU (E.) Roches de mémoire : 5000 ans d'art rupestre dans les Alpes, éd. Errance, pp. 86-100.

Jean, 2004 : JEAN (S.) – Les mystères de Vaour : « lieu sacré » voué au culte de l'eau, Templarium, 2004, n° 11, pp.30-31.

Kérébel, 2013 : KEREBEL (J.) – Carte archéologique de la commune de Penne (Tarn), Archéologie tarnaise, 2013, n° 15, pp. 7-12.

Lautier, 1975 : LAUTIER (J.) – La Peyro signado, Travaux et Recherches, 1975, n° 12, pp. 61-69.

Lebaudy, 2010 : LEBAUDY (G.) – Le rêve et la trace : une rencontre avec les graveurs, in BRETEAU (E.) Roches de mémoire : 5000 ans d'art rupestre dans les Alpes, éd. Errance, pp. 15-18.

Massoutié, 1920 : MASSOUTIE (A.) – Lou vi blanc de Gailhac : histoires locales, éd. Imprimerie Coopérative du Sud-ouest, Albi, 1920, 102 p.

Nougier, 1949 : NOUGIER (L.R.) – Remarques à propos des murs, enceintes et gravures de la forêt de Fontainebleau, Bulletin de la Société Préhistorique de France, 1949, vol.46, fasc.5-6, pp. 418-427.

Prat et Falgayrac, 2012 : PRAT (H.) et FALGAYRAC (L.) – Cupules et rochers gravés des vallées du Viaur et du Tarn, collection Les Guides archéologiques du Tarn, éd. CDAT, 2012, n° 8, 32 p.

Salles, 2012 : SALLES (J.) – Pierres à cupules et roches gravées en Cévennes, Causses et Cévennes, 2012, 3, pp. 418-420.

Soutou, 1956 : SOUTOU (A.) – Trois pierres gravées du sud-ouest de la France, Bulletin de la Société Préhistorique de France, 1956, vol.53, fasc. 11-12, pp.692-696.

Surmely, 2012 : SURMELY (F.) – La table des bergers : gravures du Mont-Dore, Archéologia, 2012, n°497, pp. 54-61.

Remerciements

Nous adressons nos plus vifs remerciements à toutes les personnes qui ont participé aux différentes prospections, notamment Bernard Alet, Jeannie Cadeilhan, Régine Capus, Pierre et Monique Delpech, Bernard Ducourneau, Louis Falgayrac, Christophe Mendygral, Henri Prat, Geneviève et Christian Servelle.



**Pour toute commande de l'ouvrage
« Archéologie tarnaise » n°16**

Comité départemental d'archéologie du Tarn
244, avenue de Roquecourbe
81100 CASTRES

09 53 34 90 81
cdataarn@free.fr